

l'envie peut venir d'une *ronde* ou d'un *jabadao*, sans qu'on ait pourtant un *binou* sous la main; mais, dans tout ce monde-là, quelqu'un a certes appris à « siffler dans la feuille de lierre » entre les dents. Et si l'on n'a pas à sa disposition cette espèce de mirilton, on entonnera une chanson, un *sonn* sur un métier : les uns chanteront, pendant que les autres danseront, ou bien chacun fera les deux à la fois.

Ce rôle de la chanson dans la chorégraphie populaire serait bien curieux à étudier. Il y aurait tant d'exemples à produire, depuis la berceuse jusqu'à la ronde des moissonneurs!

La nourrice fait sauter l'enfant sur ses genoux, ou elle l'endort avec ce refrain :

Pater noster dibi doub  
'Man ma c'has o neza stoup.

Traduire en français de pareilles choses est quelquefois impossible et souvent futile : ou cela ne signifie rien du tout, ou toutes les interprétations se valent, dans les cas difficiles; plus c'est répandu dans le peuple, plus le sens s'en est obscurci; l'usage a remanié ces choses-là et les a tellement transformées que vouloir en tirer une idée logique et suivie serait « exiger de la pierre qui roule qu'elle amasse de la mousse ». Dans le premier vers du distique plus haut cité, *Pater noster*, m'a-t-on dit, aurait été substitué à une formule druidique; pour ma part, j'ai vu si peu de traces des druides, en Bretagne, que je me suis décidé à ne les y suivre qu'en toute défiance. — « Mon chat est à filer de l'étaupe. » Voilà pour le second vers.

Les enfants, à l'âge des salles d'asile, ont une ronde traînante :

Troik mezo  
Bara lez  
'Na hini gouezo  
C'hai e-mez.

« Petite ronde ivre — pain au lait — celui qui tombera — ira dehors. »

De huit à dix ans, ce sont, sur le même air, d'autres paroles :

Barzig ha barzig a Goneri  
Ari mab ar roue gand daou pe dri,  
Gand eur bagad a bichoned, . . .